

DOSSIER PEDAGOGIQUE CYCLE 3 - COLLEGE



La Compagnie du Milempart présente

Trois nouvelles de Guy de Maupassant

Avec :

Laurent Colin
Mélanie Izydorcak
Thibaud Thibaux
Lola Viéville

Adaptation
et mise en scène :
Didier VIEVILLE

Régie :
Alain Gumond

Histoires cachées



Association Loi 1901 - Licences entr. spect. PLATESV-R-2020-002800/002803/002805
I.P.N.S. Ne pas jeter sur la voie publique

A propos de

LA COMPAGNIE DU MILEMPART

Dès sa création, la Compagnie du Milempart a fait un pari audacieux : celui de la création de spectacles populaires, accessibles à tous, basés à la fois sur l'humour et la réalité locale et présentés sous une forme apparentée au cabaret-théâtre.

Ce choix a permis d'ancrer son lieu de création et de diffusion "Le Théâtre Le Petit Bouffon" dans le paysage culturel axonnais, dans sa spécificité et son originalité, fidélisant un public très divers, familial, de tous âges.

Au fil des années, la Compagnie du Milempart n'a eu de cesse d'ouvrir son travail à d'autres formes d'intervention et de diffusion, incitant son public à découvrir d'autres formes théâtrales moins immédiatement accessibles. C'est ainsi qu'elle intervient aujourd'hui auprès de publics fragilisés (personnes âgées, personnes en situation de handicap) et anime, dans des centres sociaux et culturels, des écoles, des ateliers théâtre. Elle a également ouvert le Théâtre Le Petit Bouffon à d'autres formes de théâtre, à d'autres compagnies, et élargi son mode de diffusion en participant aux festivals organisés sur le territoire.

Depuis Juillet 2019, la Compagnie du Milempart est reconnue d'intérêt général.

Les projets qu'elle mène s'inscrivent dans cette logique d'ouverture et de diffusion sur le territoire, avec une volonté affirmée d'étendre aux territoires ruraux voire très ruraux les représentations créées et diffusées in situ, dans ce théâtre du Petit Bouffon qui appartient désormais au patrimoine culturel local.

Soutenue financièrement par le Conseil Départemental de l'Aisne, la Commune de Villeneuve Saint Germain, la Ville de Soissons, La Direction Départementale de la Cohésion Sociale de l'Aisne, la compagnie mène différentes actions culturelles sur le territoire.

« Histoires Cachées »

Adaptation libre de trois nouvelles de Guy de Maupassant

La Relique

Le Parapluie

Le Petit Fût

Spectacle tout public

Public scolaire à partir de 10 ans

Durée :1 heure

Adaptation et mise en scène de Didier Viéville

Distribution : Mélanie Izydorczak, Lola Viéville

Laurent Colin et Thibaud Thibaux

Une production COMPAGNIE DU MILEMPART

« Redingotes noires et vieilles dentelles, fauteuil élimé, valises surannées, coffres ventrus, cadres poussiéreux : le décor est planté et nous plonge dans l'atmosphère grinçante mais pleine d'humour, chère à Maupassant. Mais entre le vol présumé d'une relique à la crypte Saint Médard (La relique), l'avare Ismène qui rapièce rageusement les vieux parapluies (Le parapluie) et le fût de gnôle utilisé à des fins troubles par le rusé père Bouzigue (Le petit fût), l'homme n'est pas toujours décrit sous son meilleur jour... »

Didier Viéville





Les nouvelles :

La Relique

Un jeune médecin, appelé d'urgence auprès d'un grave blessé, doit abandonner pour quelques jours sa fiancée. Celle-ci lui fait promettre de lui rapporter de son voyage un gage d'amour et de fidélité.

L'opération effectuée, le jeune médecin revient chez lui et décide d'offrir à sa très pieuse fiancée une sainte relique.

Cependant, il perd le précieux objet et doit le remplacer afin de tenir sa promesse.

Ce conte très moral nous montre que le mensonge, s'il permet de sortir d'une situation difficile, peut se retourner contre son auteur.

Le Parapluie

Ismène, vieille avare, mène la vie dure à son mari Célestin et à sa domestique Henriette.

Elle refuse d'offrir à son mari un parapluie digne de ce nom, ce qui provoque les quolibets des collègues de Célestin. Exaspéré, le fonctionnaire obtient d'elle un parapluie de soie fine.

Mais au Ministère, l'objet est mystérieusement brulé par un cigare ...

Ces portraits hauts en couleur, Maupassant les peint avec cruauté mais aussi tellement d'humour. Ils n'ont pas pris une ride.

Le Petit Fût

L'aubergiste Bouzigue, dont les affaires sont prospères, décide pour agrandir son auberge de racheter la ferme de son voisin le père Magloire.

Mais celui-ci, en vieux paysan têtu, refuse tout net. L'aubergiste Bouzigue, malin, lui propose donc un viager.

Le père Magloire, qui sent confusément une entourloupe, hésite, puis l'appât du gain aidant, accepte.

Cependant, au grand désespoir de l'aubergiste, le paysan s'entête à vivre et garde donc sa ferme.

Ici, Guy de Maupassant se montre cynique en décrivant ces comportements mesquins. Néanmoins, l'humour colore cette farce paysanne.





Scénographie

Le décor est planté dans un vieux grenier.

On y trouve, entre autres vieilleries ...

... une armoire et un coffre qui serviront de portes à nos différents personnages (portes d'une pièce à l'autre, d'un intérieur à l'extérieur, d'une situation à une autre, d'une nouvelle à l'autre)

... un canapé qui se transforme en table de réception

... un vieux fauteuil, des tabourets anciens, des échelles, des bougeoirs, un vieux portemanteau, des seaux, des paniers etc.

Le vieux grenier deviendra, tantôt un boudoir, tantôt une crypte ou encore un wagon de train. Ainsi le spectateur se verra transporté dans ses jeux d'enfance, ou tel Peter-Pan, il transformait son coffre à jouet : une fois en cheval, une fois en coffre au trésor.

Conditions techniques

Temps de montage : 3 heures

Temps de démontage : 2 heures

Ouverture minimum au cadre : 6 m

Profondeur minimum : 5 m

Hauteur minimum : 3 m

1 fond noir

Dégagement sur le côté jardin pour l'accès aux coulisses

La régie lumières et son sera installée en fond de salle ou sur le côté

Lumières :

4 quartz ou horiziode au sol fond scène

2 quartz ou horiziode au sol côté jardin

2 quartz ou horiziode au sol côté cour

1 découpe sur pied côté cour

5 PC face (si possible changeurs de couleur pour ambiance jour et nuit)

4 PC douche

1 sonorisation avec lecteur USB et puissance adaptée à la salle d'accueil

Conditions financières

Nous contacter au 03.23.59.56.62





Les textes originaux

— Le petit fût —

A Adolphe Tavernier

Maître Chicot, l'aubergiste d'Epreville, arrêta son tilbury devant la ferme de la mère Magloire. C'était un grand gaillard de quarante ans, rouge et ventru, et qui passait pour malicieux.

Il attacha son cheval au poteau de la barrière, puis il pénétra dans la cour. Il possédait un bien attendant aux terres de la vieille, qu'il convoitait depuis longtemps. Vingt fois il avait essayé de les acheter, mais la mère Magloire s'y refusait avec obstination.

— J'y sieus née, j'y mourrai, disait-elle.

Il la trouva épluchant des pommes de terre devant sa porte. Agée de soixante-douze ans, elle était sèche, ridée, courbée, mais infatigable comme une jeune fille. Chicot lui tapa dans le dos avec amitié, puis s'assit près d'elle sur un escabeau.

— Eh bien ! la mère, et c'te santé, toujours bonne ?

— Pas trop mal, et vous, maît' Prosper ?

— Eh ! eh ! quelques douleurs ; sans ça, ce s'rait à satisfaction.

— Allons, tant mieux !

Elle ne dit plus rien. Chicot la regardait accomplir sa besogne. Ses doigts crochus, noués, durs comme des pattes de crabe, saisissaient à la façon de pinces les tubercules grisâtres dans une manne, et vivement elle les faisait tourner, enlevant de longues bandes de peau sous la lame d'un vieux couteau qu'elle tenait de l'autre main. Et, quand la pomme de terre était devenue toute jaune, elle la jetait dans un seau d'eau. Trois poules hardies s'en venaient l'une après l'autre jusque dans ses jupes ramasser les épluchures, puis se sauvaient à toutes pattes, portant au bec leur butin.

Chicot semblait gêné, hésitant, anxieux, avec quelque chose sur la langue qui ne voulait pas sortir. A la fin, il se décida :

— Dites donc, mère Magloire...

— Que qu'i a pour votre service ?

— C'te ferme, vous n'voulez toujours point m'la vendre ?

— Pour ça non. N'y comptez point. C'est dit, c'est dit, n'y r'v'nez pas.

— C'est qu' j'ai trouvé un arrangement qui f'rait notre affaire à tous les deux.

— Qué qu' c'est ?

— Le v'là. Vous m' la vendez, et pi vous la gardez tout d' même.

Vous n'y êtes point ? Suivez ma raison.

La vieille cessa d'éplucher ses légumes et fixa sur l'aubergiste ses yeux vifs sous leurs paupières fripées.

Il reprit :

— Je m'explique. J' vous donne, chaque mois, cent cinquante francs. Vous entendez bien : chaque mois j'vous apporte ici, avec mon tilbury, trente écus de cent sous. Et pi n'y a rien de changé de plus, rien de rien ; vous restez chez vous, vous n' vous occupez point de mé, vous n' me d'vez rien. Vous n' faites que prendre mon argent. Ça vous va-t-il ?

Il la regardait d'un air joyeux, d'un air de bonne humeur.

La vieille le considérait avec méfiance, cherchant le piège. Elle demanda :

— Ça, c'est pour mé ; mais pour vous, c'te ferme, ça n' vous la donne point ?

Il reprit :

— N' vous tracassez point de ça. Vous restez tant que l' bon Dieu vous laissera vivre. Vous êtes chez vous. Seulement vous m' ferez un p'tit papier chez l' notaire pour qu'après vous ça me revienne. Vous n'avez point d' enfants, rien qu' des neveux que vous n'y tenez guère. Ça vous va-t-il ? Vous gardez votre bien votre vie durant, et j' vous donne trente écus de cent sous par mois. C'est tout gain pour vous.

La vieille demeurait surprise, inquiète, mais tentée. Elle répliqua :

— Je n' dis point non. Seulement, j' veux m' faire une raison là-dessus. Rev'nez causer d' ça dans l' courant d' l'autre semaine. J' vous f'rai une réponse d' mon idée.

Et maître Chicot s'en alla, content comme un roi qui vient de conquérir un empire.

La mère Magloire demeura songeuse. Elle ne dormit pas la nuit suivante. Pendant quatre jours, elle eut une fièvre d'hésitation. Elle flairait bien quelque chose de mauvais pour elle là-dedans, mais la pensée des trente écus par mois, de ce bel argent sonnante qui s'en viendrait couler dans son tablier, qui lui tomberait comme ça du ciel, sans rien faire, la ravageait de désir.

Alors elle alla trouver le notaire et lui conta son cas. Il lui conseilla d'accepter la proposition de Chicot, mais en demandant cinquante écus de cent sous au lieu de trente, sa ferme valant, au bas mot, soixante mille francs.

— Si vous vivez quinze ans, disait le notaire, il ne la payera encore, de cette façon, que quarante-cinq mille francs.

La vieille frémit à cette perspective de cinquante écus de cent sous par mois ; mais elle se méfiait toujours, craignant mille choses imprévues, des ruses cachées, et elle demeura jusqu'au soir à poser des questions, ne pouvant se décider à partir. Enfin elle ordonna de préparer l'acte, et elle rentra troublée comme si elle eût bu quatre pots de cidre nouveau.

Quand Chicot vint pour savoir la réponse elle se fit longtemps prier, déclarant qu'elle ne voulait pas, mais rongée par la peur qu'il ne consentît point à donner les cinquante pièces de cent sous. Enfin, comme il insistait, elle énonça ses prétentions.

Il eut un sursaut de désappointement et refusa.

Alors, pour le convaincre, elle se mit à raisonner sur la durée probable de sa vie.

— Je n'en ai pas pour pu de cinq à six ans pour sûr. Me v'là sur mes soixante-treize, et pas vaillante avec ça. L'aut'e soir, je crûmes que j'allais passer. Il me semblait qu'on me vidait l' corps, qu'il a fallu me porter à mon lit.

Mais Chicot ne se laissait pas prendre.

— Allons, allons, vieille pratique, vous êtes solide comme l'clocher d'église. Vous vivrez pour le moins cent dix ans. C'est vous qui m'enterrez, pour sûr.

Tout le jour fut encore perdu en discussions. Mais, comme la vieille ne céda pas, l'aubergiste, à la fin, consentit à donner les cinquante écus.

Ils signèrent l'acte le lendemain. Et la mère Magloire exigea dix écus de pot de vin.

Trois ans s'écoulèrent. La bonne femme se portait comme un charme. Elle paraissait n'avoir pas vieilli d'un jour, et Chicot se désespérait. Il lui semblait, à lui, qu'il payait cette rente depuis un demi-siècle, qu'il était trompé, floué, ruiné. Il allait de temps en temps rendre visite à la fermière, comme on va voir, en juillet, dans les champs, si les blés sont mûrs pour la faux. Elle le recevait avec une malice dans le regard. On eût dit qu'elle se félicitait du bon tour qu'elle lui avait joué ; et il remontait bien vite dans son tilbury en murmurant :

— Tu ne crèveras donc point, carcasse !

Il ne savait que faire. Il eût voulu l'étrangler en la voyant. Il la haïssait d'une haine féroce, sournoise, d'une haine de paysan volé.

Alors il chercha des moyens.

Un jour enfin, il s'en revint la voir en se frottant les mains, comme il faisait la première fois lorsqu'il lui avait proposé le marché.

Et, après avoir causé quelques minutes :

— Dites donc, la mère, pourquoi que vous ne v'nez point dîner à la maison, quand vous passez à Epreville ? On en jase ; on dit comme ça que j' sommes pu amis, et ça me fait deuil. Vous savez, chez mé, vous ne payerez point. J' suis pas regardant à un dîner. Tant que le cœur vous en dira, v'nez sans retenue, ça m' fera plaisir.

La mère Magloire ne se le fit point répéter, et le surlendemain, comme elle allait au marché dans sa carriole conduite par son valet Célestin, elle mit sans gêne son cheval à l'écurie chez maître Chicot, et réclama le dîner promis.

L'aubergiste, radieux, la traita comme une dame, lui servit du poulet, du boudin, de l'andouille, du gigot et du lard aux choux. Mais elle ne mangea presque rien, sobre depuis son enfance, ayant toujours vécu d'un peu de soupe et d'une croûte de pain beurrée.

Chicot insistait, désappointé. Elle ne buvait pas non plus. Elle refusa de prendre du café.

Il demanda :

— Vous accepterez toujours bien un p'tit verre.

— Ah ! pour ça, oui. Je ne dis pas non.

Et il cria de tous ses poumons, à travers l'auberge :

— Rosalie, apporte la fine, la surfine, le fil-en-dix.

Et la servante apparut, tenant une longue bouteille ornée d'une étiquette de vigne en papier.

Il emplit deux petits verres.

— Goûtez ça, la mère, c'est de la fameuse. Et la bonne femme se mit à boire tout doucement, à petites gorgées, faisant durer le plaisir. Quand elle eut vidé son verre, elle l'égoutta, puis déclara :

— Ça oui, c'est de la fine.

Elle n'avait point fini de parler que Chicot lui en versait un second coup. Elle voulut refuser, mais il était trop tard, et elle le dégusta longuement, comme le premier.

Il voulut alors lui faire accepter une troisième tournée, mais elle résista. Il insistait :

— Ça, c'est du lait, voyez-vous ; mé j'en bois dix, douze, sans embarras. Ça passe comme du sucre. Rien au ventre, rien à la tête ; on dirait que ça s'évapore sur la langue. Y a rien de meilleur pour la santé !

Comme elle en avait bien envie, elle céda, mais elle n'en prit que la moitié du verre.

Alors Chicot, dans un élan de générosité, s'écria :

— T'nez, puisqu'elle vous plaît, j' vas vous en donner un p'tit fût, histoire de vous montrer que j' sommes toujours une paire d'amis.

La bonne femme ne dit pas non, et s'en alla, un peu grise.

Le lendemain, l'aubergiste entra dans la cour de la mère Magloire, puis tira du fond de sa voiture une petite barrique cerclée de fer. Puis il voulut lui faire goûter le contenu, pour prouver que c'était bien la même fine ; et quand ils en eurent encore bu chacun trois verres, il déclara, en s'en allant :

— Et puis, vous savez, quand n'y en aura pu, y en a encore ; n' vous gênez point. Je n' suis pas regardant. Pu tôt que ce sera fini, pu que je serai content.

Et il remonta dans son tilbury.

Il revint quatre jours plus tard. La vieille était devant sa porte, occupée à couper le pain de la soupe.

Il s'approcha, lui dit bonjour, lui parla dans le nez, histoire de sentir son haleine. Et il reconnut un souffle d'alcool. Alors son visage s'éclaira.

— Vous m'offrirez bien un verre de fil ? dit-il.

Et ils trinquèrent deux ou trois fois.

Mais bientôt le bruit courut dans la contrée que la mère Magloire s'ivrognait toute seule. On la ramassait tantôt dans sa cuisine, tantôt dans sa cour, tantôt dans les chemins des environs, et il fallait la rapporter chez elle, inerte comme un cadavre.

Chicot n'allait plus chez elle, et, quand on lui parlait de la paysanne, il murmurait avec un visage triste :

— C'est-il pas malheureux, à son âge, d'avoir pris c' t' habitude-là ? Voyez-vous, quand on est vieux, y a pas de ressource. Ça finira bien par lui jouer un mauvais tour !

Ça lui joua un mauvais tour, en effet. Elle mourut l'hiver suivant, vers la Noël, étant tombée, soûle, dans la neige.

Et maître Chicot hérita de la ferme, en déclarant :

— C'te manante, si aile s'était point boissonnée, elle en avait bien pour dix ans de plus.

— Le parapluie —

A Camille Oudinot

Mme Oreille était économe. Elle savait la valeur d'un sou et possédait un arsenal de principes sévères sur la multiplication de l'argent. Sa bonne, assurément, avait grand mal à faire danser l'anse du panier ; et M. Oreille n'obtenait sa monnaie de poche qu'avec une extrême difficulté. Ils étaient à leur aise, pourtant, et sans enfants ; mais Mme Oreille éprouvait une vraie douleur à voir les pièces blanches sortir de chez elle. C'était comme une déchirure pour son cœur ; et, chaque fois qu'il lui avait fallu faire une dépense de quelque importance, bien qu'indispensable, elle dormait fort mal la nuit suivante.

Oreille répétait sans cesse à sa femme :

— Tu devrais avoir la main plus large, puisque nous ne mangeons jamais nos revenus.

Elle répondait :

— On ne sait jamais ce qui peut arriver. Il vaut mieux avoir plus que moins.

C'était une petite femme de quarante ans, vive, ridée, propre et souvent irritée.

Son mari, à tout moment, se plaignait des privations qu'elle lui faisait endurer. Il en était certaines qui lui devenaient particulièrement pénibles, parce qu'elles atteignaient sa vanité.

Il était commis principal au ministère de la Guerre, demeuré là uniquement pour obéir à sa femme, pour augmenter les rentes inutilisées de la maison.

Or, pendant deux ans, il vint au bureau avec le même parapluie rapiécé qui donnait à rire à ses collègues. Las enfin de leurs quolibets, il exigea que Mme Oreille lui achetât un nouveau parapluie. Elle en prit un de huit francs cinquante, article de réclame d'un grand magasin. Les employés, en apercevant cet objet jeté dans Paris par milliers, recommencèrent leurs plaisanteries, et Oreille en souffrit horriblement. Le parapluie ne valait rien. En trois mois, il fut hors de service, et la gaieté devint générale dans le ministère. On fit même une chanson qu'on entendait du matin au soir, du haut en bas de l'immense bâtiment.

Oreille, exaspéré, ordonna à sa femme de lui choisir un nouveau riflard, en soie fine, de vingt francs, et d'apporter une facture justificative.

Elle en acheta un de dix-huit francs, et déclara, rouge d'irritation, en le remettant à son époux :

— Tu en as là pour cinq ans au moins.

Oreille, triomphant, obtint un vrai succès au bureau.

Lorsqu'il rentra le soir, sa femme, jetant un regard inquiet sur le parapluie, lui dit :

— Tu ne devrais pas le laisser serré avec l'élastique, c'est le moyen de couper la soie. C'est à toi d'y veiller, parce que je ne l'achèterai pas un de sitôt.

Elle le prit, dégrafa l'anneau et secoua les plis. Mais elle demeura saisie d'émotion. Un trou rond, grand comme un centime, lui apparut au milieu du parapluie. C'était une brûlure de cigare !

Elle balbutia :

— Qu'est-ce qu'il a ?

Son mari répondit tranquillement, sans regarder :

— Qui, quoi ? Que veux-tu dire ?

La colère l'étranglait maintenant ; elle ne pouvait plus parler :

— Tu... tu... tu as brûlé... ton... ton... parapluie. Mais tu... tu... tu es donc fou !... Tu veux nous ruiner !

Il se retourna, se sentant pâlir :

— Tu dis ?

— Je dis que tu as brûlé ton parapluie. Tiens !...

Et, s'élançant vers lui comme pour le battre, elle lui mit violemment sous le nez la petite brûlure circulaire.

Il restait éperdu devant cette plaie, bredouillant :

— Ça, ça... qu'est-ce que c'est ? Je ne sais pas, moi ! Je n'ai rien fait, rien, je te le jure. Je ne sais pas ce qu'il a, moi, ce parapluie !

Elle criait maintenant :

— Je parie que tu as fait des farces avec lui dans ton bureau, que tu as fait le saltimbanque, que tu l'as ouvert pour le montrer.

Il répondit :

— Je l'ai ouvert une seule fois pour montrer comme il était beau. Voilà tout. Je te le jure.

Mais elle trépignait de fureur, et elle lui fit une de ces scènes conjugales qui rendent le foyer familial plus redoutable pour un homme pacifique qu'un champ de bataille où pleuvent les balles.

Elle ajusta une pièce avec un morceau de soie coupé sur l'ancien parapluie, qui était de couleur différente ; et, le lendemain Oreille partit, d'un air humble, avec l'instrument raccommodé. Il le posa dans son armoire et n'y pensa plus que comme on pense à quelque mauvais souvenir.

Mais à peine fut-il rentré, le soir, sa femme lui saisit son parapluie dans les mains, l'ouvrit pour constater son état, et demeura suffoquée devant un désastre irréparable. Il était criblé de petits trous provenant évidemment de brûlures, comme si on eût vidé dessus la cendre d'une pipe allumée. Il était perdu, perdu sans remède.

Elle contemplait cela sans dire un mot, trop indignée pour qu'un son pût sortir de sa gorge. Lui aussi, il constatait le dégât et il restait stupide, épouvanté, consterné.

Puis ils se regardèrent ; puis il baissa les yeux ; puis il reçut par la figure l'objet crevé qu'elle lui jetait ; puis elle cria, retrouvant sa voix dans un emportement de fureur :

— Ah ! canaille ! canaille ! Tu en as fait exprès ! Mais tu me le payeras ! Tu n'en auras plus...

Et la scène recommença. Après une heure de tempête, il put

entîn s'expliquer. Il jura qu'il n'y comprenait rien : que cela ne pouvait provenir que de malveillance ou de vengeance.

Un coup de sonnette le délivra. C'était un ami qui devait dîner chez eux.

Mme Oreille lui soumit le cas. Quant à acheter un nouveau parapluie, c'était fini, son mari n'en aurait plus.

L'ami argumenta avec raison :

— Alors, madame, il perdra ses habits, qui valent certes davantage.

La petite femme, toujours furieuse, répondit :

— Alors il prendra un parapluie de cuisine, je ne lui en donnerai pas un nouveau en soie.

A cette pensée, Oreille se révolta.

— Alors je donnerai ma démission, moi ! Mais je n'irai pas au ministère avec un parapluie de cuisine.

L'ami reprit :

— Faites recouvrir celui-là, ça ne coûte pas très cher.

Mme Oreille, exaspérée, balbutiait :

— Il faut au moins huit francs pour le faire recouvrir. Huit francs et dix-huit, cela fait vingt-six ! Vingt-six francs pour un parapluie, mais c'est de la folie ! c'est de la démente !

L'ami, bourgeois pauvre, eut une inspiration :

— Faites-le payer par votre assurance. Les compagnies payent les objets brûlés, pourvu que le dégât ait eu lieu dans votre domicile.

A ce conseil, la petite femme se calma net ; puis, après une minute de réflexion, elle dit à son mari :

— Demain, avant de te rendre à ton ministère, tu iras dans les bureaux de *La Maternelle* faire constater l'état de ton parapluie et réclamer le payement.

M. Oreille eut un soubresaut.

— Jamais de la vie je n'oserai ! C'est dix-huit francs de perdus, voilà tout. Nous n'en mourrons pas.

Et il sortit le lendemain avec une canne. Il faisait beau, heureusement.

Restée seule à la maison, Mme Oreille ne pouvait se consoler de la perte de ses dix-huit francs. Elle avait le parapluie sur la table de la salle à manger, et elle tournait autour, sans parvenir à prendre une résolution.

La pensée de l'assurance lui revenait à tout instant, mais elle n'osait pas non plus affronter les regards railleurs des messieurs qui la recevraient, car elle était timide devant le monde, rougissant pour un rien, embarrassée dès qu'il lui fallait parler à des inconnus.

Cependant le regret des dix-huit francs la faisait souffrir comme une blessure. Elle n'y voulait plus songer, et sans cesse le souvenir de cette perte la martelait douloureusement. Que faire cependant ? Les heures passaient ; elle ne se décidait à rien. Puis, tout à coup, comme les poltrons qui deviennent crânes, elle prit sa résolution :

— J'irai, et nous verrons bien !

Mais il lui fallait d'abord préparer le parapluie pour que le désastre fût complet et la cause facile à soutenir. Elle prit une allumette sur la cheminée et fit, entre les baleines, une grande brûlure, large comme le main ; puis elle roula délicatement ce qui restait de la soie, le fixa avec le cordelet élastique, mit son chapeau et son chapeau, et descendit d'un pied pressé vers la rue de Rivoli où se trouvait l'assurance.

Mais, à mesure qu'elle approchait, elle ralentissait le pas. Qu'allait-elle dire ? Qu'allait-on lui répondre ?

Elle regardait les numéros des maisons. Elle en avait encore vingt-huit. Très bien ! elle pouvait réfléchir. Elle allait de moins en moins vite. Soudain elle tressaillit. Voici la porte, sur laquelle brille en lettres d'or : « *La Maternelle*, Compagnie d'assurances contre l'incendie. » Déjà ! Elle s'arrêta une seconde, anxieuse, honteuse, puis passa, puis revint, puis passa de nouveau, puis revint encore.

Elle se dit enfin :

— Il faut y aller, pourtant. Mieux vaut plus tôt que plus tard.

Mais, en pénétrant dans la maison, elle s'aperçut que son cœur battait.

Elle entra dans une vaste pièce avec des guichets tout autour, et, par chaque guichet, on apercevait une tête d'homme dont le corps était masqué par un treillage.

Un monsieur parut, portant des papiers. Elle s'arrêta et, d'une petite voix timide :

— Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire où il faut s'adresser pour se faire rembourser les objets brûlés.

Il répondit, avec un timbre sonore :

— Premier, à gauche. Au bureau des sinistres.

Ce mot l'intimida davantage encore ; et elle eut envie de se sauver, de ne rien dire, de sacrifier ses dix-huit francs. Mais à la pensée de cette somme, un peu de courage lui revint, et elle monta, essoufflée, s'arrêtant à chaque marche.

Au premier, elle aperçut une porte, elle frappa. Une voix claire cria :

— Entrez !

Elle entra, et se vit dans une grande pièce où trois messieurs, debout, décorés, solennels, causaient.

Un d'eux lui demanda :

— Que désirez-vous, madame ?

Elle ne trouvait plus ses mots, elle bégaya :

— Je viens... je viens... pour... pour un sinistre.

Le monsieur, poli, montra un siège.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, je suis à vous dans une minute.

Et, retournant vers les deux autres, il reprit la conversation.

— La compagnie, messieurs, ne se croit pas engagée envers vous pour plus de quatre cent mille francs. Nous ne pouvons admettre vos revendications pour les cent mille francs que vous prétendez nous faire payer en plus. L'estimation d'ailleurs...

Un des deux autres l'interrompit :

— Cela suffit, monsieur, les tribunaux décideront. Nous n'avons plus qu'à nous retirer.

Et ils sortirent après plusieurs saluts cérémonieux.

Oh ! si elle avait osé partir avec eux, elle l'aurait fait ; elle aurait fui, abandonnant tout ! Mais le pouvait-elle ? Le monsieur revint et, s'inclinant :

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

Elle articula péniblement :

— Je viens pour... pour ceci.

Le directeur baissa les yeux, avec un étonnement naïf, vers l'objet qu'elle lui tendait.

Elle essayait, d'une main tremblante, de détacher l'élastique. Elle y parvint après quelques efforts, et ouvrit brusquement le squelette loqueteux du parapluie.

enfin s'expliquer. Il jura qu'il n'y comprenait rien : que cela ne pouvait provenir que de malveillance ou de vengeance.

Un coup de sonnette le délivra. C'était un ami qui devait dîner chez eux.

Mme Oreille lui soumit le cas. Quant à acheter un nouveau parapluie, c'était fini, son mari n'en aurait plus.

L'ami argumenta avec raison :

— Alors, madame, il perdra ses habits, qui valent certes davantage.

La petite femme, toujours furieuse, répondit :

— Alors il prendra un parapluie de cuisine, je ne lui en donnerai pas un nouveau en soie.

A cette pensée, Oreille se révolta.

— Alors je donnerai ma démission, moi ! Mais je n'irai pas au ministère avec un parapluie de cuisine.

L'ami reprit :

— Faites recouvrir celui-là, ça ne coûte pas très cher.

Mme Oreille, exaspérée, balbutiait :

— Il faut au moins huit francs pour le faire recouvrir. Huit francs et dix-huit, cela fait vingt-six ! Vingt-six francs pour un parapluie, mais c'est de la folie ! c'est de la démente !

L'ami, bourgeois pauvre, eut une inspiration :

— Faites-le payer par votre assurance. Les compagnies payent les objets brûlés, pourvu que le dégât ait eu lieu dans votre domicile.

A ce conseil, la petite femme se calma net ; puis, après une minute de réflexion, elle dit à son mari :

— Demain, avant de te rendre à ton ministère, tu iras dans les bureaux de *La Maternelle* faire constater l'état de ton parapluie et réclamer le paiement.

M. Oreille eut un soubresaut.

— Jamais de la vie je n'oserai ! C'est dix-huit francs de perdus, voilà tout. Nous n'en mourrons pas.

Et il sortit le lendemain avec une canne. Il faisait beau, heureusement.

Restée seule à la maison, Mme Oreille ne pouvait se consoler de la perte de ses dix-huit francs. Elle avait le parapluie sur la table de la salle à manger, et elle tournait autour, sans parvenir à prendre une résolution.

La pensée de l'assurance lui revenait à tout instant, mais elle n'osait pas non plus affronter les regards railleurs des messieurs qui la recevraient, car elle était timide devant le monde, rougissant pour un rien, embarrassée dès qu'il lui fallait parler à des inconnus.

Cependant le regret des dix-huit francs la faisait souffrir comme une blessure. Elle n'y voulait plus songer, et sans cesse le souvenir de cette perte la martelait douloureusement. Que faire cependant ? Les heures passaient ; elle ne se décidait à rien. Puis, tout à coup, comme les poltrons qui deviennent crânes, elle prit sa résolution :

— J'irai, et nous verrons bien !

Mais il lui fallait d'abord préparer le parapluie pour que le désastre fût complet et la cause facile à soutenir. Elle prit une allumette sur la cheminée et fit, entre les baleines, une grande brûlure, large comme le main ; puis elle roula délicatement ce qui restait de la soie, le fixa avec le cordelet élastique, mit son châle et son chapeau, et descendit d'un pied pressé vers la rue de Rivoli où se trouvait l'assurance.

Mais, à mesure qu'elle approchait, elle ralentissait le pas. Qu'allait-elle dire ? Qu'allait-on lui répondre ?

Elle regardait les numéros des maisons. Elle en avait encore vingt-huit. Très bien ! elle pouvait réfléchir. Elle allait de moins en moins vite. Soudain elle tressaillit. Voici la porte, sur laquelle brille en lettres d'or : « *La Maternelle*, Compagnie d'assurances contre l'incendie. » Déjà ! Elle s'arrêta une seconde, anxieuse, honteuse, puis passa, puis revint, puis passa de nouveau, puis revint encore.

Elle se dit enfin :

— Il faut y aller, pourtant. Mieux vaut plus tôt que plus tard.

Mais, en pénétrant dans la maison, elle s'aperçut que son cœur battait.

Elle entra dans une vaste pièce avec des guichets tout autour, et, par chaque guichet, on apercevait une tête d'homme dont le corps était masqué par un treillage.

Un monsieur parut, portant des papiers. Elle s'arrêta et, d'une petite voix timide :

— Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire où il faut s'adresser pour se faire rembourser les objets brûlés.

Il répondit, avec un timbre sonore :

— Premier, à gauche. Au bureau des sinistres.

Ce mot l'intimida davantage encore ; et elle eut envie de se sauver, de ne rien dire, de sacrifier ses dix-huit francs. Mais à la pensée de cette somme, un peu de courage lui revint, et elle monta, essoufflée, s'arrêtant à chaque marche.

Au premier, elle aperçut une porte, elle frappa. Une voix claire cria :

— Entrez !

Elle entra, et se vit dans une grande pièce où trois messieurs, debout, décorés, solennels, causaient.

Un d'eux lui demanda :

— Que désirez-vous, madame ?

Elle ne trouvait plus ses mots, elle bégaya :

— Je viens... je viens... pour... pour un sinistre.

Le monsieur, poli, montra un siège.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, je suis à vous dans une minute.

Et, retournant vers les deux autres, il reprit la conversation.

— La compagnie, messieurs, ne se croit pas engagée envers vous pour plus de quatre cent mille francs. Nous ne pouvons admettre vos revendications pour les cent mille francs que vous prétendez nous faire payer en plus. L'estimation d'ailleurs...

Un des deux autres l'interrompit :

— Cela suffit, monsieur, les tribunaux décideront. Nous n'avons plus qu'à nous retirer.

Et ils sortirent après plusieurs saluts cérémonieux.

Oh ! si elle avait osé partir avec eux, elle l'aurait fait ; elle aurait fui, abandonnant tout ! Mais le pouvait-elle ? Le monsieur revint et, s'inclinant :

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

Elle articula péniblement :

— Je viens pour... pour ceci.

Le directeur baissa les yeux, avec un étonnement naïf, vers l'objet qu'elle lui tendait.

Elle essayait, d'une main tremblante, de détacher l'élastique. Elle y parvint après quelques efforts, et ouvrit brusquement le squelette loqueteux du parapluie.

— La relique —

Monsieur l'abbé Louis d'Ennemare,
à Soissons.

Mon cher abbé,

Voici mon mariage avec ta cousine rompu, et de la façon la plus bête, pour une mauvaise plaisanterie que j'ai faite presque involontairement à ma fiancée.

J'ai recours à toi, mon vieux camarade, dans l'embarras où je me trouve ; car tu peux me tirer d'affaire. Je t'en serai reconnaissant jusqu'à la mort.

Tu connais Gilberte, ou plutôt tu crois la connaître ; mais connaît-on jamais les femmes ? Toutes leurs opinions, leurs croyances, leurs idées sont à surprises. Tout cela est plein de détours, de retours, d'imprévu, de raisonnements insaisissables, de logique à rebours, d'entêtements qui semblent définitifs et qui cèdent parce qu'un petit oiseau est venu se poser sur le bord d'une fenêtre.

Je n'ai pas à t'apprendre que ta cousine est religieuse à l'extrême, élevée par les Dames blanches ou noires de Nancy.

Cela, tu le sais mieux que moi. Ce que tu ignores sans doute, c'est qu'elle est exaltée en tout comme en dévotion. Sa tête s'envole à la façon d'une feuille cabriolant dans le vent ; et elle est femme, ou plutôt jeune fille, plus qu'aucune autre, tout de suite attendrie ou fâchée, partant au galop pour l'affection comme pour la haine, et revenant de la même façon ; et jolie... comme tu sais ; et charmeuse plus qu'on ne peut dire... et comme tu ne sauras jamais.

Donc nous étions fiancés ; je l'adorais comme je l'adore encore. Elle semblait m'aimer.

Un soir je reçus une dépêche qui m'appelait à Cologne pour une consultation suivie peut-être d'une opération grave et difficile. Comme je devais partir le lendemain, je courus faire mes adieux à Gilberte et dire pourquoi je ne dînerais point chez mes futurs beaux-parents le mercredi, mais seulement le vendredi, jour de mon retour. Oh ! prends garde aux vendredis, je t'assure qu'ils sont funestes !

Quand je parlai de mon départ, je vis une larme dans ses yeux ; mais quand j'annonçai ma prochaine venue, elle battit aussitôt

des mains et s'écria : « Quel bonheur ! vous me rapporterez quelque chose ; presque rien, un simple souvenir ; mais un souvenir choisi pour moi. Il faut découvrir ce qui me fera le plus de plaisir, entendez-vous ? Je verrai si vous avez de l'imagination. »

Elle réfléchit quelques secondes, puis ajouta : « Je vous défends d'y mettre plus de vingt francs. Je veux être touchée par l'intention, par l'invention, monsieur, non par le prix. » Puis, après un nouveau silence, elle dit à mi-voix, les yeux baissés : « Si cela ne vous coûte rien, comme argent, et si c'est bien ingénieux, bien délicat, je vous... je vous embrasserai. »

J'étais à Cologne le lendemain. Il s'agissait d'un accident affreux qui mettait au désespoir une famille entière. Une amputation était urgente. On me logea, on m'enferma presque ; je ne vis que des gens en larmes qui m'assourdissaient ; j'opérai un moribond qui faillit trépasser entre mes mains ; je restai deux nuits près de lui ; puis, quand j'aperçus une chance de salut, je me fis conduire à la gare.

Or je m'étais trompé, j'avais une heure à perdre. J'errais par les rues en songeant encore à mon pauvre malade, quand un individu m'aborda.

Je ne sais pas l'allemand, il ignorait le français ; enfin je compris qu'il me proposait des reliques. Le souvenir de Gilberte me traversa le cœur ; je connaissais sa dévotion fanatique. Voilà mon cadeau trouvé. Je suivis l'homme dans un magasin d'objets de sainteté, et je pris un « bétit morceau d'un os des once mille fiesges ».

La prétendue relique était enfermée dans une charmante boîte en vieil argent qui décida mon choix.

Je mis l'objet dans ma poche et je montai dans mon wagon.

En rentrant chez moi, je voulus examiner de nouveau mon achat. Je le pris... La boîte s'était ouverte, la relique était perdue ! J'eus beau fouiller ma poche, la retourner ; le petit os, gros comme la moitié d'une épingle, avait disparu.

Je n'ai, tu le sais, mon cher abbé, qu'une foi moyenne ; tu as la grandeur d'âme, l'amitié, de tolérer ma froideur, et de me laisser libre, attendant l'avenir, dis-tu ; mais je suis absolument incrédule aux reliques des brocanteurs en piété et tu partages mes doutes abso-

lus à cet égard. Donc, la perte de cette parcelle de carcasse de mouton ne me désola point ; et je me procurai, sans peine, un fragment analogue que je collai soigneusement dans l'intérieur de mon bijou.

Et j'allai chez ma fiancée.

Dès qu'elle me vit entrer, elle s'élança devant moi, anxieuse et souriante : « Qu'est-ce que vous m'avez rapporté ? »

Je fis semblant d'avoir oublié ; elle ne me crut pas. Je me laissai prier, supplier même, et quand je la sentis éperdue de curiosité, je lui offris le saint médaillon. Elle demeura saisie de joie. « Une relique ! Oh ! une relique ! » Et elle baisait passionnément la boîte. J'eus honte de ma supercherie.

Mais une inquiétude l'effleura, qui devint aussitôt une crainte horrible, et, me fixant au fond des yeux :

« Etes-vous bien sûr qu'elle soit authentique ? »

— Absolument certain.

— Comment cela ? »

J'étais pris. Avouer que j'avais acheté cet ossement à un marchand courant les rues, c'était me perdre. Que dire ? Une idée folle me traversa l'esprit ; je répondis à voix basse, d'un ton mystérieux :

« Je l'ai volée, pour vous. »

Elle me contempla avec ses grands yeux émerveillés et ravis. « Oh ! vous l'avez volée. Où ça ? — Dans la cathédrale, dans la châsse même des onze mille vierges. » Son cœur battait ; elle défaillait de bonheur ; elle murmura :

« Oh ! vous avez fait cela... pour moi... Racontez... dites-moi tout ! »

C'était fini, je ne pouvais plus reculer. J'inventai une histoire fantastique avec des détails précis et surprenants. J'avais donné cent francs au gardien de l'édifice pour le visiter seul ; la châsse était en réparation ; mais je tombais juste à l'heure du déjeuner des ouvriers et du clergé ; en enlevant un panneau que je recollai ensuite soigneusement, j'avais pu saisir un petit os (oh ! si petit) au milieu d'une quantité d'autres (je dis une quantité en songeant à ce que doivent produire les débris de onze mille squelettes de vierges). Puis je m'étais rendu chez un orfèvre et j'avais acheté un bijou digne de la relique.

Je n'étais pas fâché de lui faire savoir que le médaillon m'avait coûté cinq cents francs.

Mais elle ne songeait guère à cela ; elle m'écoutait frémissante, en extase. Elle murmura : « Comme je vous aime ! » et se laissa tomber dans mes bras.

Remarque ceci : j'avais commis, pour elle, un sacrilège, j'avais volé ; j'avais violé une église, violé une châsse ; violé et volé des reliques sacrées. Elle m'adorait pour cela ; me trouvait tendre, parfait, divin. Telle est la femme, mon cher abbé, toute la femme.

Pendant deux mois, je fus le plus admirable des fiancés. Elle avait organisé dans sa chambre une sorte de chapelle magnifique pour y placer cette parcelle de côtelette qui m'avait fait accomplir,

croyait-elle, ce divin crime d'amour ; et elle s'exaltait là-devant, soir et matin.

Je l'avais priée du secret, par crainte, disais-je, de me voir arrêté, condamné, livré à l'Allemagne. Elle m'avait tenu parole.

Or, voilà qu'au commencement de l'été, un désir fou lui vint de voir le lieu de mon exploit. Elle pria tant et si bien son père (sans lui avouer sa raison secrète) qu'il l'emmena à Cologne en me cachant cette excursion, selon le désir de sa fille.

Je n'ai pas besoin de te dire que je n'ai pas vu la cathédrale à l'intérieur. J'ignore où est le tombeau (s'il y a tombeau ?) des onze mille vierges. Il paraît que ce sépulcre est inabordable, hélas !

Je reçus, huit jours après, dix lignes me rendant ma parole ; plus une lettre explicative du père, confident tardif.

A l'aspect de la châsse, elle avait compris soudain ma supercherie, mon mensonge, et, en même temps, ma réelle innocence. Ayant demandé au gardien des reliques si aucun vol n'avait été commis, l'homme s'était mis à rire en démontrant l'impossibilité d'un semblable attentat.

Mais du moment que je n'avais pas fracturé un lieu sacré et plongé ma main profane au milieu de restes vénérables, je n'étais plus digne de ma blonde et délicate fiancée.

On me défendit l'entrée de la maison. J'eus beau prier, supplier, rien ne put attendrir la belle dévote.

Je fus malade de chagrin.

Or, la semaine dernière, sa cousine, qui est aussi la tienne, Mme d'Arville, me fit prier de la venir trouver.

Voici les conditions de mon pardon. Il faut que j'apporte une relique, une vraie, authentique, certifiée par Notre Saint-Père le pape, d'une vierge et martyr quelconque.

Je deviens fou d'embarras et d'inquiétude.

J'irai à Rome, s'il le faut. Mais je ne puis me présenter au pape à l'improviste et lui raconter ma sottise aventure. Et puis je doute qu'on confie aux particuliers des reliques véritables.

Ne pourrais-tu me recommander à quelque monsignor, ou seulement à quelque prélat français, propriétaire de fragments d'une sainte ? Toi-même, n'aurais-tu pas en tes collections le précieux objet réclamé ?

Sauve-moi, mon cher abbé, et je te promets de me convertir dix ans plus tôt !

Mme d'Arville, qui prend la chose au sérieux, m'a dit : « Cette pauvre Gilberte ne se mariera jamais. »

Mon bon camarade, laisseras-tu ta cousine mourir victime d'une stupide fumisterie ? Je t'en supplie, fais qu'elle ne soit pas la onze mille et unième.

Pardonne, je suis indigne ; mais je t'embrasse et je t'aime de tout mon cœur.

Ton vieil ami,

HENRI FONTAL.

17 octobre 1882



Guy de Maupassant

(Source : Encyclopédie Larousse)



M. Jassant. Voguè

In m^{rs} Grossia

In m^{rs} Straus

J^{al} Rinnenköst

Lübeck 1888

LA BIOGRAPHIE DE MAUPASSANT

Écrivain français (château de Miromesnil, Tourville-sur-Arques, 1850-Paris 1893).

Écrivain fécond, disciple de Flaubert, Guy de Maupassant est l'auteur de contes, de nouvelles et de romans. Observateur privilégié de la paysannerie normande, de ses malices et de sa dureté, l'écrivain élargit son domaine à la société moderne tout entière, vue à travers la vie médiocre de la petite bourgeoisie des villes, mais aussi le vice qui triomphe dans les classes élevées. Le déclin de sa santé mentale, avant même l'âge de trente ans, le porte à s'intéresser aux thèmes de l'angoisse et de la folie. Passant du réalisme au fantastique, Maupassant refuse les doctrines littéraires. Comptant parmi les écrivains majeurs du xix^e siècle, il se rattache à une tradition classique de mesure et d'équilibre et s'exprime dans un style limpide, sobre et moderne.

Naissance :

5 août 1850 au château de Miromesnil, Tourville-sur-Arques, près de Dieppe.

Famille :

Son père est un agent de change anobli d'origine lorraine ; sa mère, très cultivée et amie d'enfance de Flaubert – qui sera pour le jeune Guy comme un maître et deviendra son ami –, est issue de la bourgeoisie normande.

Enfance, adolescence, jeunesse (1850-1871) :

Scolarité en Normandie, puis études de droit à Paris interrompues par la guerre de 1870. Maupassant passe son enfance et son adolescence avec son frère cadet et sa mère, séparée de leur père (1860), à Étretat.

Un petit fonctionnaire (1871-1880) :

Après la guerre (où il s'est engagé comme garde mobile), tenté par les lettres, Maupassant doit cependant gagner sa vie et accepte un poste de fonctionnaire de petit rang au ministère de la Marine (1872), à Paris. Pendant près d'une dizaine d'années, alors que mûrit sa vocation d'écrivain réaliste, il mène une vie de plaisirs, fréquente les guinguettes et le milieu des canotiers des bords de Seine. Séducteur, il multiplie les aventures féminines. En 1877, il apprend qu'il est atteint de syphilis.

Du naturalisme à la mondanité (1880-1888) :

Maupassant fait paraître, dans le recueil des Soirées de Médan, sa nouvelle Boule de suif (1880) : c'est le départ véritable de sa carrière. En l'espace de 10 ans, il publie près de 300 nouvelles (parmi lesquelles *La Maison Tellier*, 1881 ; *Mademoiselle Fifi*, 1882 ; *Les contes de la Bécasse*, 1883 ; *Miss Harriett*, 1884 ; le Horla, 1887) et six romans (parmi lesquels *Une Vie*, 1883 ; *Bel-Ami*, 1885). Outre de nombreux contes, il écrit des chroniques pour des journaux (*Le Gaulois*, *Gil Blas*, *Le Figaro* et *l'Écho de Paris*).

Cette abondante production rencontre le succès auprès du public, lui procurant aisance matérielle et reconnaissance sociale. Maupassant s'éloigne du milieu littéraire et fréquente la haute société, notamment le cercle de la princesse Mathilde Bonaparte. Dans la préface qu'il place en tête de son roman

Pierre et Jean (1888), l'écrivain revendique son indépendance, fondée sur le culte exclusif de l'« humble vérité ».

Le déclin (1888-1893) :

Affaibli par la maladie, Maupassant écrit moins. Il multiplie les séjours de repos sur la côte d'Azur, les voyages en Afrique du Nord, tout en continuant de sombrer dans la dépression. Obsédé par la mort, il tente de se suicider et doit être interné dans la clinique du docteur Blanche, à Passy, où il meurt peu avant l'âge de 43 ans, le 6 juillet 1893, à Paris. (Son frère, Hervé, était mort fou en 1889.)

LA VIE DE MAUPASSANT

La jeunesse : Quand « le talent est une longue patience »

Le père de Maupassant, hobereau galant préférant la vie parisienne au paisible manoir normand, se sépare de sa femme en 1859. Resté à Étretat avec sa mère, le jeune Guy joue avec les petits paysans : son premier contact avec la nature est heureux et il ne l'oubliera jamais. Celui qu'il a avec la société l'est moins : la vie d'un collège religieux – le petit séminaire d'Yvetot, où Maupassant entre en 1863 – convient mal à un adolescent habitué à une certaine liberté de mouvement et de pensée. Le jeune homme fugue, écrit des satires contre ses professeurs, se fait renvoyer. Il termine sa scolarité au lycée de Rouen, où il a pour correspondants le poète Louis Bouilhet et, surtout, Gustave Flaubert, ami d'enfance de sa mère.

Alors qu'il entreprend des études de droit à Paris, Maupassant est réquisitionné en 1870 pour combattre les Prussiens. Attaché à l'intendance et manquant d'être fait prisonnier pendant la débâcle, il quitte l'armée en 1871. L'année suivante, il obtient un emploi au ministère de la Marine.

Il se met alors à écrire. Flaubert rature ses essais, lui fait reprendre sans cesse son travail de correction et ne l'autorise pas encore à publier. Le dimanche, Maupassant oublie sa morne vie quotidienne et va canoter sur la Seine. Cette vie durera dix ans, marqués par la fréquentation des « mardis » de Mallarmé, par les signes précoces d'une maladie, la syphilis, qui ira en s'aggravant, et surtout par l'amitié intransigeante de Flaubert, « sorte de tutelle intellectuelle », grâce auquel le jeune élève se forge un style limpide et sans redondance.

Un viveur, et un conteur hors pair

En 1880, Maupassant, faux novice donc en écriture, participe au recueil des Soirées de Médan qui regroupe notamment, sur un thème commun – la guerre de 1870 –, des textes de Zola et de Huysmans. Il y publie Boule de suif, sa seule contribution au naturalisme : c'est aussitôt le succès. *Des vers*, un recueil poétique, échoue la même année ; désormais Maupassant se consacre à la prose. Il accepte les propositions financièrement séduisantes des journaux et collabore essentiellement au *Gaulois* et au *Gil Blas*.

Abandonnant le ministère en 1880, il partage sa vie entre les mondanités, d'innombrables aventures féminines, les croisières (à bord de son yacht le *Bel-Ami*) et les voyages – en Corse (1880), en Algérie (1881), en Italie (1885 et 1889), en Angleterre (1886) et en Tunisie (1888).

Parallèlement, Maupassant édifie une œuvre importante :

- plus de trois cents contes qu'il réunit en une quinzaine de recueils (*la Maison Tellier*, 1881 ; *les Contes de la bécasse*, 1883 ; *Miss Harriet*, 1884 ; *la Petite Roque*, 1886) ;

- des romans (*Une vie*, 1883 ; *Bel-Ami*, 1886 ; *Mont-Oriol*, 1887 ; *Pierre et Jean*, 1888 ; *Fort comme la mort*, 1889 ; *Notre cœur*, 1890) ;

- deux cents chroniques, qui font de lui un des plus importants journalistes littéraires de son temps ;

- des nouvelles (*le Horla*, 1887) – sans compter les journaux de voyage (*Au soleil*, 1884 ; *Sur l'eau*, 1888 ; *la Vie errante*, 1890) et quelques pièces de

théâtre (*Histoire du vieux temps*, 1879 ; *Musotte*, 1891 ; *la Paix du ménage*, 1893).

Maupassant fait même œuvre de théoricien dans son étude *le Roman* (qui constitue une sorte de préface de *Pierre et Jean*), où il définit son esthétique, fondée sur une observation minutieuse qui ne refuse cependant pas une interprétation personnelle : « Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même. »

Plongées dans l'angoisse

Influencé par les contes fantastiques de Hoffmann et de Poe, Maupassant est hanté par le démon de la peur (le Horla). Ayant suivi les cours de Jean-Martin Charcot, il étudie si bien les diverses aberrations de l'esprit qu'on dira qu'il brosse dans ses contes un tableau complet de nosographie psychiatrique. Ses personnages partagent le goût de la solitude et de la nuit et apparaissent comme des sages désenchantés et sereins que l'angoisse va lentement ravager. Les angoisses de Maupassant sont cependant bien réelles : souffrant de migraines nerveuses et de la syphilis, abusant de l'éther pour combattre ses maux de tête, l'écrivain alterne périodes de grande fatigue et dépressions. À partir de 1891, il cesse d'écrire, en proie à des hallucinations visuelles qui le conduisent à la folie. Tentant de se trancher la gorge une nuit de janvier 1892, il meurt l'année suivante de paralysie générale, après avoir été interné dans la clinique du Dr Émile Blanche, à Passy.

L'ŒUVRE DE MAUPASSANT

Les étapes d'une quête

Flaubert, le maître

Alors qu'il est déjà célèbre, Maupassant revient sur le début de sa carrière. C'est l'occasion pour lui de reconnaître sa dette à l'égard de Gustave Flaubert, tant sur le plan humain qu'artistique.

« Pendant sept ans je fis des vers, je fis des contes, je fis des nouvelles, je fis même un drame détestable. Il n'en est rien resté. Le Maître lisait tout, puis le dimanche suivant, en déjeunant, développait ses critiques et enfonçait en moi, peu à peu, deux ou trois principes [...] : « Si on a une originalité, disait-il, il faut avant tout la dégager ; si on n'en a pas, il faut en acquérir une. » » (*le Roman*, texte en exergue de Pierre et Jean, 1988). Car la littérature est un dépassement, un véritable sacrifice : l'écrivain doit savoir rejeter tout ce qui ne lui est pas propre.

Poésie, théâtre, roman

La publication de *Boule de suif*, dans le recueil collectif des *Soirées de Médan* (1880), marque l'aboutissement d'une première période. Maupassant trouve une tonalité singulière, celle du conteur. Son engagement dans la forme littéraire de la nouvelle paraît d'autant plus définitif qu'elle lui permet en fait de recycler une part essentielle de ce qu'il a appris dans ses essais poétiques et au théâtre. L'écrivain désormais renonce à ajuster des rimes et des strophes, à construire des pièces.

Mais il développe un accent lyrique dans la description des paysages, il cisèle des dialogues et fonde la fiction romanesque sur une succession de courtes scènes.

Du naturel au surnaturel

Réalisme :

L'influence de Flaubert a été déterminante quant à la vocation de Maupassant. Elle est aussi très grande à travers la vision et l'approche désabusée du monde, caractéristique de l'aîné et que son cadet lui emprunte. Flaubert révèle à Maupassant les ridicules de la société bourgeoise contemporaine, devant lesquels l'artiste n'a d'autre choix que d'observer et de raconter, d'être celui « qui fouille et creuse le vrai tant qu'il peut » (Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, 16 janvier 1852).

Dès lors, le pessimisme de Maupassant apparaît lié à sa méthode comme écrivain, tout en reflétant les mouvements intimes de sa conscience. Dans son œuvre, le panorama de la détresse humaine se transforme à mesure que l'auteur appréhende sa propre capacité à comprendre ses semblables, à les dénoncer ou à leur pardonner.

La froide observation, caractéristique du réalisme des premiers textes (*La Maison Tellier*, 1881 ; *Mademoiselle Fifi*, 1882), semble s'atténuer lorsque Maupassant ressent les premiers signes de la maladie. « La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit », fait-il conclure à Jeanne de Lamare, l'héroïne de son roman *Une Vie* (1883).

Scepticisme : l'influence de Schopenhauer

Maupassant admet que la volonté des hommes se plie à une fatalité qui lui est supérieure, suivant le principe d'une illusion universelle. Ainsi reprend-t-il assez explicitement la doctrine formulée par Schopenhauer – dont l'ouvrage majeur, *Le monde comme volonté et représentation* paraît dans une traduction française en 1885.

Dans une nouvelle, l'écrivain raconte une veille imaginaire auprès du cadavre du philosophe allemand : « Il a renversé les croyances, les espoirs, les poésies, les chimères, détruit les aspirations, ravagé la confiance des âmes, tué l'amour, abattu le culte idéal de la femme, crevé les illusions des cœurs, accompli la plus gigantesque besogne de sceptique qui ait jamais été faite » (*Auprès d'un mort*, 1883).

Souvenirs de folie :

Le sentiment du néant, s'il naît chez Maupassant d'une déception infligée par les autres et l'univers extérieur, se retourne finalement contre celui qui l'éprouve. La solitude conduit le personnage principal du *Horla* (1887) à douter de sa propre existence, suivant un processus de dédoublement dont l'écrivain peut avoir observé les progrès sur lui-même.

L'angoisse de la mort s'impose finalement comme un thème dominant et qui résume les autres, de la hantise du vice féminin à la piété pour les êtres faibles (*Miss Hariett*, 1884), de la fascination de la débauche à la dénonciation de l'hypocrisie (*Bel-Ami*, 1885).

Au nom de la vérité

Refus du naturalisme :

Développée sur vingt années, l'œuvre de Maupassant trace une évolution particulière. La froideur et l'objectivité qu'il revendique ne conduisent jamais l'écrivain, si proche qu'il soit de Zola vers 1880, à adhérer à la doctrine naturaliste. Loin de chercher à s'effacer de ses livres et à y créer les conditions de neutralité nécessaire à une expérience de type scientifique, Maupassant leur confère une dimension autobiographique grandissante.

Un testament artistique :

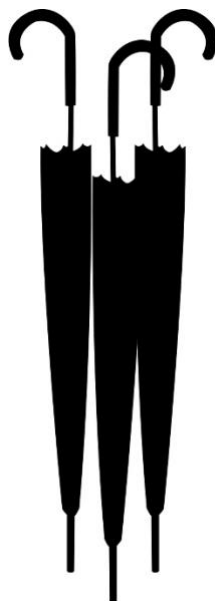
Dans un texte de caractère théorique et qu'il place en tête de son court roman *Pierre et Jean* (1888), en guise de préface, Maupassant trace les lignes essentielles de son esthétique, qui est d'abord un bilan des quelque trois cents nouvelles et romans dont il est l'auteur.

Cette esthétique s'articule autour de la notion de réalité, essentielle dans le débat littéraire et artistique des années 1880, et dont Maupassant désigne à la fois les limites et les ressources inépuisables, à travers les relations qu'elle entretient avec une autre notion, celle de vérité.

Dépasser la réalité :

Selon Maupassant, la vérité en littérature ne peut être atteinte au terme d'un inventaire laborieux de tous les aspects et de tous les incidents qui composent

la réalité : on comprend ici qu'une traversée méthodique de la société et de l'âme humaine, telle que la propose Zola dans ses Rougon-Macquart, est ici critiquée. De fait, affirme encore Maupassant, l'écrivain doit être porteur d'une vision, d'une « vérité choisie et expressive. » La simplicité et la fluidité du style s'avèrent les meilleurs garants dans la tentative de restituer « le mouvement de la vie même » (*Le roman*, préface de *Pierre et Jean*, 1888).



Production :

COMPAGNIE DU MILEMPART

Association Loi 1901

Code APE : 9001Z

SIRET : 39260130800019

Licences entrepreneur de spectacles PLATESV-R-2020-
002800/002803/002805

517, rue Milempart – 02200 Villeneuve Saint Germain

Tél : 03 23 59 56 62

Contact : contact@milempart.fr

Site internet : www.milempart.fr

